

dont le principal ameublement était une vaste armoire, réceptacle de toutes sortes d'objets destinés à être distribués à ses protégés présents ou futurs, car elle aimait les provisions, et il était rare qu'une nécessité des pauvres la trouva dépourvue du moyen de la soulager immédiatement.

— Tenez, Gabrielle, lui dit-elle un matin où Fleurange paraissait comme de coutume, son panier sous le bras, pour chercher le charitable bagage de la journée, regardez, tout est préparé.

Et elle désignait les objets placés sur une table qui, avec la grande armoire et deux chaises, composaient tout le mobilier de la chambre. Là, en effet, se trouvaient rangés en bonne ordre : d'un côté, deux paires de bas et un jupon de laine, de l'autre, une terrine fermée contenant du bouillon, une petite quantité de sucre, enfin une bouteille de vin, un sac de tabac et deux ou trois journaux. A tout cela était ajoutée une petite fiole dont le contenu ne pouvait être deviné sans explication.

— Les bas et le jupon, dit mademoiselle Joséphine, sont pour la mère de la petite fille à qui vous avez porté des vêtements hier. La terrine et le sucre sont pour la pauvre vieille que vous savez, ainsi que cette fiole d'eau de mélisse, fabriquée par moi même, et qui n'en est pas plus mauvaise pour cela, enfin le vin et le tabac sont pour l'invalidé, le vieux soldat menuisier, chez qui vous avez été la semaine dernière. Sa fille a trouvé moyen de me faire comprendre hier, que ce qui ferait le plus de plaisir à ce pauvre homme, ce serait de lui prêter de temps à autre quelques gazettes ; vous lui donnerez celles-là, que je me suis fait apporter ce matin à son intention. Ah !... à propos, votre cousin Clément m'a laissé deux excellents cigares pour lui,.... je le sai oubliés ; je vais aller les chercher, en attendant, mettez tout cela dans votre panier.

Et la bonne mademoiselle Joséphine quitta la chambre pour aller chercher les cigares. Il fallait pour cela passer au premier étage, mais elle n'avait pas l'habitude de compter ses pas lorsqu'il s'agissait de faire un plaisir grand ou petit à autrui. Seulement elle ne gravissait pas les escaliers tout à fait aussi vite qu'autrefois, et, pour aller et revenir, il lui fallut bien près d'un quart d'heure.

Pendant ce temps Fleurange, debout devant la table, rangeait dans son panier les différents objets préparés pour elle, et elle allait en dernier lieu y placer les deux journaux lorsque ses yeux tombèrent sur quelques lignes de l'un d'eux qui la firent tressaillir. Elle le saisit, l'ouvrit et se mit à lire avec une curiosité ardente. Tout d'un-coup elle poussa un faible cri, le journal s'échappa de ses mains tremblantes... un voile obscurcit sa vue... et lorsque sa